

La route du silence



Les vacances venaient à peine de commencer et je sentais déjà qu'il y avait un problème. J'étais seule chez moi, mes parents étant partis pour le week-end, et le silence m'apparaissait excessivement pesant, presque suffocant. J'avais décidé de dormir dans le salon, juste pour profiter du grand lac qu'on voyait à travers la grande vitre et du ciel d'été. Il faisait très froid

à l'intérieur de la pièce, bien qu'il fasse chaud à l'extérieur. Mais à minuit, quand j'ai éteint la télé, j'ai entendu un bruit. Comme des pas. Au début, j'ai cru que c'était le voisin ou un chat, mais les bruits se rapprochaient, réguliers. Mon cœur battait très vite. J'ai pris mon téléphone, mais bien sûr, plus de réseau. J'ai quand même osé regarder dehors. Rien. Et pourtant, une ombre a glissé contre la vitre, comme si quelqu'un passait. Je me suis figée. Quand j'ai enfin trouvé le courage de bouger, la poignée de la porte d'entrée a commencé à tourner doucement. J'ai crié, mais ma voix est restée coincée dans ma gorge. C'était comme si la maison elle-même voulait m'avaler. Alors j'ai compris : ces vacances ne seraient pas normales. Elles venaient juste de commencer... et déjà, quelque chose d'invisible s'était invité.

J'étais sûre de l'avoir vu. Une silhouette, floue, blanche, qui traversait le couloir comme si l'air lui appartenait. Je me suis frotté les yeux, pensant que c'était mon imagination ou le reflet de la lampe. Mais non. Quand je me suis approchée, l'air est devenu glacé, comme si j'avais ouvert un congélateur géant. J'ai senti ma peau se couvrir de frissons.

Le silence était tellement lourd que j'entendais mon propre souffle, rapide, coupé. Puis, un chuchotement. D'abord faible, comme un murmure perdu, puis plus fort, juste derrière moi. J'ai osé me retourner et là, je l'ai vu. Le fantôme.

Il flottait à quelques centimètres du sol. Ses yeux n'étaient que deux trous noirs et son visage semblait à la fois triste et furieux. Sa robe, ou ce qui ressemblait à une robe, ondulait comme un tissu sous l'eau. J'ai voulu courir, mais mes jambes étaient figées.

Le fantôme a levé la main, très lentement, et j'ai cru qu'il allait m'attraper. Au lieu de ça, il a pointé le doigt vers la porte fermée de ma chambre. Une sorte de plainte, un gémissement long et douloureux, est sorti de sa bouche.

J'ai compris qu'il voulait que je le suive. Mais pourquoi moi ? Et surtout... qu'est-ce que j'allais trouver derrière cette porte ?

Le fantôme s'approcha lentement du mur et, d'un geste brusque, ouvrit la grille de la ventilation. Mes yeux s'écarquillèrent quand j'aperçus un petit coffret poussiéreux qu'il déposa devant moi. Je n'osais pas le toucher, mais quelque chose, comme une force invisible, m'y obligea. Quand mes doigts frôlèrent le bois, un souffle glacial traversa mon corps. J'eus l'impression que mon sang s'était figé dans mes veines, et, d'un coup, le fantôme disparut, avalé par l'ombre.



Les mains tremblantes, j'ouvris le coffret. À l'intérieur, il y avait un journal plié, jauni par le temps. Je l'ouvris et mon cœur s'arrêta presque : à la première page, un article parlait d'un accident de voiture, d'un couple qui avait basculé dans le vide. Je croyais à une vieille coupure de presse, mais quand mes yeux tombèrent sur la date,

j'eus la gorge sèche : c'était celle du lendemain.

Je reculai, les jambes molles, mais quelque chose me poussa à regarder plus loin. Sous le journal, il y avait des tirages de vieilles photos. Je crus m'évanouir en reconnaissant les visages. C'étaient mes parents, assis dans une voiture, souriants, comme s'ils avaient été capturés une seconde avant la catastrophe. Mes mains se mirent à trembler si fort que les images glissèrent sur le sol.

Soudain, un bruit assourdissant explosa dans toute la maison: un craquement sec, suivi d'un hurlement venu des murs eux-mêmes. Les vitres se mirent à vibrer, les lumières clignotèrent avant de s'éteindre d'un coup. Dans le noir complet, je crus entendre une voix froide murmurer mon prénom. J'étais terrorisée. La maison, le coffret, le fantôme, tout semblait conspirer pour m'annoncer une horreur que je ne pouvais pas fuir.



J'ai repris les photos qui étaient par terre et j'ai senti comme une décharge glacée qui m'a traversé tout le corps. Le salon s'est mis à tourner autour de moi, les murs disparaissaient, la lumière se brouillait. J'ai fermé les yeux en criant et quand je les ai rouverts, j'ai compris que quelque chose d'horrible

venait de se passer.

Je n'étais plus dans ma maison. J'étais assise à l'arrière d'une voiture, le cuir froid sous mes jambes. Mes mains tremblaient tellement que je n'arrivais pas à respirer normalement. Devant moi, au volant, il y avait mes parents. Ils riaient, parlaient comme si de rien n'était, comme si j'avais été là avec eux depuis toujours.

J'ai crié "Papa ! Maman ! Arrêtez !" mais aucun son ne sortait. Ma gorge vibrait, mes lèvres bougeaient, mais eux ne se retournaient pas. C'était comme si j'étais devenue une ombre. Je tapais contre la vitre, je tirais le siège, rien. Personne ne me voyait.

Quand j'ai regardé par la fenêtre, j'ai reconnu la route. La falaise, les virages serrés... exactement les mêmes que dans l'article du journal. Mon sang s'est glacé. J'étais coincée dans la veille de l'accident.

Alors, j'ai levé les yeux vers le rétroviseur. Mon souffle s'est bloqué. Ce n'était pas mon reflet. Dans la glace, ce n'était pas moi. C'étaient les yeux vides du fantôme, noirs comme la nuit, qui me fixaient avec un sourire tordu.

Et c'est là que j'ai compris : je n'étais plus chez moi. J'étais piégée dans cette voiture, condamnée à attendre l'accident, sans pouvoir rien changer.

J'étais condamnée à attendre l'accident, encore et encore, sans pouvoir l'arrêter.